

*Nouvelles sombres
de
la Provence d'antan.*

Jean Darrig




Le retour du
chevalier Anfous

Provence-Polar

1

*Sur les bords de la Durance, juin de l'année
1258...*

quil se pencha entre deux merlons sur la terrasse de la tour et observa attentivement l'Est puis l'Ouest de la contrée. Rien ne lui paraissait anormal. Au loin, la Durance s'écoulait à plat dans la vallée, comme de toute éternité. En face, sur la rive opposée, le Luberon faisait le gros dos. Son père allait y chasser le sanglier avec ses gens, lorsqu'il était rentré bredouille de la Trévaresse. À ses pieds, le village se blottissait contre la maison fortifiée, comme on l'appelait, et tout paraissait calme. À une demi-lieue, le monastère et l'église encore neuve, dans son habit de pierres blanches et de tuiles roses, égayaient un peu le paysage.

Après un dernier regard circulaire, il décida de redescendre du « donjon » qui n'était en fait qu'une simple tour un peu plus haute que la bâtisse. C'était une sorte de tube de pierre, compartimenté par des planchers et des escaliers de bois. En cas d'attaque, les occupants auraient été bien mal inspirés de s'y réfugier : il suffisait d'y mettre le feu dans la partie basse pour neu-

traliser et démolir tout l'édifice. En dernière issue, le salut ne pouvait venir que du souterrain partant des caves de la maison et débouchant un peu plus bas que le village, plus près du fleuve. Le vrai château, lui, était perché sur un éperon rocheux à une demi-lieue du village, héritage de la famille de Vila-Seca que Ramon, l'ancêtre, avait reçu d'Alphonse Ier, Comte de Provence. On avait donné le nom de Rocha d'an Tarron à ce château, mais la famille fit construire en haut du village, sur une butte, une grande maison fortifiée protégée d'une enceinte, bien plus confortable et accessible. Le « Castrum » n'était plus habité et ne servait que de refuge en cas d'invasion. Néanmoins, on utilisait le terme de « château » pour désigner aussi bien la famille que la maison fortifiée.

Aquil, dernier seigneur du lieu, était préoccupé car un événement inopportun venait de briser le cours tranquille de sa vie de hobereau.

Ce matin, un gamin dépenaillé avait demandé à le voir expressément et lui avait remis un morceau d'étoffe roulé en boule, sans autre explication. Puis il s'était enfui comme si un monstre était à ses trousses.

Ce morceau d'étoffe était vide, mais une phrase y était écrite avec un morceau de char-

bon. Aquil étira le tissu pour voir la phrase en entier :

CAVETE AQUILUS. DIABOLUS
EST IN TERRA VESTRA.

Aquil était pratiquement inculte et ne savait lire que quelques mots, encore moins du latin. Néanmoins, il reconnut la graphie latinisée de son nom ainsi que le mot *diabolus*, qu'il avait souvent vu sur des gravures enluminées. Le voisinage de ces deux mots suffit à l'affoler : « moi et le diable », voilà ce qu'il comprenait.

Il enfourcha son cheval et se précipita au monastère pour montrer le billet au frère Pons, le cellérier du monastère. Ce moine possédait une grande culture, des connaissances en médecine, en botanique et remplissait le rôle de rebouteux et d'apothicaire dans la contrée. Mais pour Aquil, qui le révérait et écoutait religieusement ses conseils, c'était celui qui l'aidait à gérer le domaine puisque son administration était partagée entre le « château » et l'Évêché.

À son entrée dans la salle, Aquil découvrit le frère Pons penché sur une planchette de bois sur laquelle était épinglée une pauvre pipistrelle, déjà à moitié écorchée. À côté, une autre souris – ordinaire celle-là – lui tenait compa-

gnie dans le même appareil.

Le moine leva la tête et considérant Aquil, se montra surpris :

– Ce n'est pas le jour de notre réunion hebdomadaire pourtant ? Vous voyez, Messire, je suis en train d'essayer de découvrir comment ce diable d'animal fait pour voler si vite sans se cogner dans les murs ni dans ses congénères. Par rapport à la souris commune, il doit bien y avoir une différence, non ? Mais pour l'instant, je n'ai rien trouvé de notable. Qu'en pensez-vous, Sire Aquil ?

– C'est un des miracles de la création, répondit Aquil d'un ton peu convaincu.

– Il n'y a pas de miracle du tout ! Il y a une cause, une raison, et je la trouverai ! Avec l'aide du Seigneur. Que vous arrive-t-il ?

Aquil déplia le bout d'étoffe et le posa sous les yeux de Frère Pons. Il le lissa pour rendre la lecture plus aisée. Le frère se pencha, lut mais ne dit rien.

– Eh bien ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Ça veut dire... Ça veut dire ce qui est écrit, tout simplement.

Et Frère Pons lut la phrase à haute voix :
« CAVETE AQUILUS.

Diabolus est in terra vestra ».

– Au diable votre latin, Pons ! Traduisez !

– Ça veut dire : prends garde, Aquil, le diable

est dans tes terres ou sur vos terres... ou encore dans votre domaine.

Aquil réfléchissait, le front plissé.

— Qui a pu m'envoyer ça ? Et pourquoi ? Vous croyez que c'est le diable lui-même ?

— Vous divaguez, Aquil ! C'est quelqu'un qui, soit vous veut du bien et cherche à vous avertir, soit compte vous nuire et vous en prévient. En tout cas, c'est une personne qui parle et écrit le latin mais ne dispose que de moyens rudimentaires : un bout d'étoffe et un morceau de charbon... Qui, dans votre entourage, à part les frères du monastère, sait le latin ?

— Personne ! Au château, aucun ne sait lire ni écrire.

— Vous n'avez pas eu maille à partir ces derniers temps avec un de nos voisins ?

— Aucunement ! Vous savez très bien que je sors très rarement du domaine.

— Alors un mauvais plaisant, peut-être ? Ne vous tracassez pas de trop et soyez sur vos gardes, c'est le seul conseil que je puis vous donner. Nous nous rencontrerons après demain pour régler nos affaires comme d'habitude. D'ici là, nous verrons bien.

Aquil rentra au « château », en passant par le village au pas de sa bête. Son regard inquisiteur enfila les ruelles, cherchant un détail insolite ou

inhabituel. Il interrogea une paysanne.

– Tout va bien, femme ?

– Mais oui, Messire, répondit-elle, surprise.

Il n’osait poser de questions plus précises, désirant garder pour lui l’avertissement diabolique.

Arrivé au « château », il monta précipitamment en haut de la tour. Il inspecta les quatre points de l’horizon. La lumière déclinait et le haut des crêtes se ouatait de nuages sombres qui ne laissaient rien présager de bon. Le vent avait tourné et venait maintenant de l’Ouest. Nous allons avoir de l’orage, se dit Aquil, peut-être des éclairs et de la foudre...

Il redescendit, tellement préoccupé qu’il rata une des premières marches. Il se rattrapa de justesse et il s’en fallut de peu qu’il ne terminât en bas de la tour, désarticulé comme un pantin, le crâne en morceaux.

– Le Seigneur me protège, se dit-il. Mais jusqu’à quand ? Que va-t-il m’arriver ?

Dès que la nuit envahit la vallée, le vent forcit et les premières grosses gouttes s’écrasèrent bruyamment sur le sol. Des lueurs bleutées illuminèrent le lointain et des grondements firent trembler portes et fenêtres. Poussée par le vent, l’eau pénétrait partout. Vers huit heures du soir, alors que presque tous étaient déjà couchés, une

formidable explosion ébranla la maison fortifiée, accompagnée d'une lueur aveuglante. Aquil dormait déjà mais, comme guidé par une prémonition ou un instinct animal, il se réveilla une fraction de seconde avant l'explosion, de sorte qu'il perçut parfaitement l'ensemble du phénomène. Il fut sur pied d'un bond et tout tremblant, se dirigea à tâtons vers la fenêtre. « Le diable, c'est le diable ! » s'écria-t-il. Malgré sa frayeur, il ouvrit la croisée et inspecta les lieux. Sur sa gauche, un nouvel éclair illumina la tour et Aquil vit qu'à son sommet, un merlon manquait, comme une dent dans une mâchoire.

Ayant repris ses esprits, il comprit que la foudre venait de tomber sur le donjon, juste à l'endroit où il se trouvait quelques heures auparavant. Ce n'était certes pas la première fois que la foudre frappait la maison puisque c'était la plus haute du village, une fois même toute une toiture avait pris feu. Mais cet événement n'était pas fait pour clamer l'état d'angoisse dans lequel était Aquil.

Néanmoins il réussit à reprendre son sommeil et se réveilla aux premières heures de l'aube qui s'annonçait ensoleillée. Il sortit pour constater les dégâts. Un des merlons de la tour avait littéralement explosé et ses morceaux jonchaient la cour. Aquil monta sur la terrasse et put constater que le sol en était intact. Il se pen-

cha et regarda le village. Entre deux maisons, il aperçut un homme en chemise qui courait en tous sens, les bras en l'air. Il retrouva cet homme, toujours courant, à travers la percée d'une autre ruelle. Presqu'aussitôt, il vit un autre homme puis une femme dans la même gesticulation. Il perçut même leurs cris. Intrigué, il redescendit de la tour et rencontra un des serfs qui venait à sa rencontre, visiblement alarmé.

— Seigneur, il faut que vous veniez au village, dit-il, essoufflé. Il y a quelque chose... quelque chose d'extraordinaire ! C'est un malheur, un grand malheur !

Pour ne point perdre de temps à faire sortir une monture, Aquil suivit à pied le serf et descendit au village, courant à demi pour aller plus vite. Il fut accueilli par une troupe d'hommes et de femmes murmurant, en tenue de nuit.

— Venez voir, Messire, lui dit le plus âgé, d'un ton grave.

Le vieux le guida vers la petite place du village. Le spectacle était effectivement extraordinaire, mêlant le macabre et l'horreur à l'insolite, voire au comique : sur la margelle de la fontaine, un homme en chemise était allongé sur le dos. Cette margelle était un banc de pierre qui servait à poser les seilles ou à se reposer en attendant qu'elles se remplissent. Jusque-là, rien de bien extraordinaire, si ce n'est

que l'homme n'avait pas de tête. De plus, il tenait dans ses mains croisées sur son bas ventre une tête de femme en cheveux, comme lui servant de cache sexe. Le visage de la femme avait les yeux grands ouverts dans un regard énigmatique et arborait un sourire béat qui rendait la scène encore plus insolite, presque loufoque.

La première surprise passée, on remarquait que l'homme avait une position de céphalophore¹ et que ses mains étaient ligotées pour pouvoir servir de reposoir au crâne de la femme souriante. Un autre détail finissait par frapper l'observateur : aucune trace de sang ne maculait la chemise ou les mains de l'homme, pas la moindre goutte de sang ne s'écoulait de la tête de la femme dont la chevelure noire constituait la seule note de couleur.

La première question qui venait immédiatement à l'esprit était : « À qui appartient ce corps et qui est cette femme ? » ; la seconde était : « Où est la tête de l'homme et où est le corps de la femme ? ».

Bien évidemment, l'homme ne pouvait être reconnu, quant à la tête de femme, son visage ne disait rien à personne. Son sourire ajoutait au caractère lubrique de sa position, donnant à

¹ Saints décapités qui ont porté leur tête en se déplaçant avant de tomber mort sur le sol.

la scène un côté presque pornographique.

Plus d'une heure s'était écoulée sans que personne ne pensât à détacher les mains de l'homme et à séparer la tête aux cheveux noirs, comme si l'on tenait à ce que tout le monde sans exception pût jouir du spectacle.

Aquil dépêcha un serf au monastère pour faire venir le frère Pons, le seul qui saurait certainement quoi faire et quoi dire.

Il arriva quelques instants plus tard, tressautant sur l'échine d'une mulasse au petit trot. On s'écarta pour lui laisser contempler le tableau, chacun attendant fiévreusement les conclusions de ses observations. Il fit le tour de la fontaine en décrivant des cercles concentriques, le nez près du sol. Il s'adressa finalement à Aquil et au chef du village.

— L'homme et la femme ont été décapités loin d'ici. Il n'y a aucune trace de sang.

— C'est peut-être la pluie qui a nettoyé les taches, avança le chef.

— Non pas ! Après de telles blessures, les écoulements durent longtemps. La tête de la femme aurait dû tacher les mains et la chemise de l'homme. Les corps ont été massacrés ailleurs puis vidés complètement de leur sang, peut-être même nettoyés. Ensuite, on a apporté les morceaux ici et on a composé le tableau que vous voyez. L'homme a dû être décapité nu puis on

l'a rhabillé... ou alors, on lui a mis une autre chemise propre.

Les conclusions imparables du frère Pons ajoutaient à l'horreur et au mystère de la scène.

Qui, dans les parages, était capable d'une telle mise en scène ?

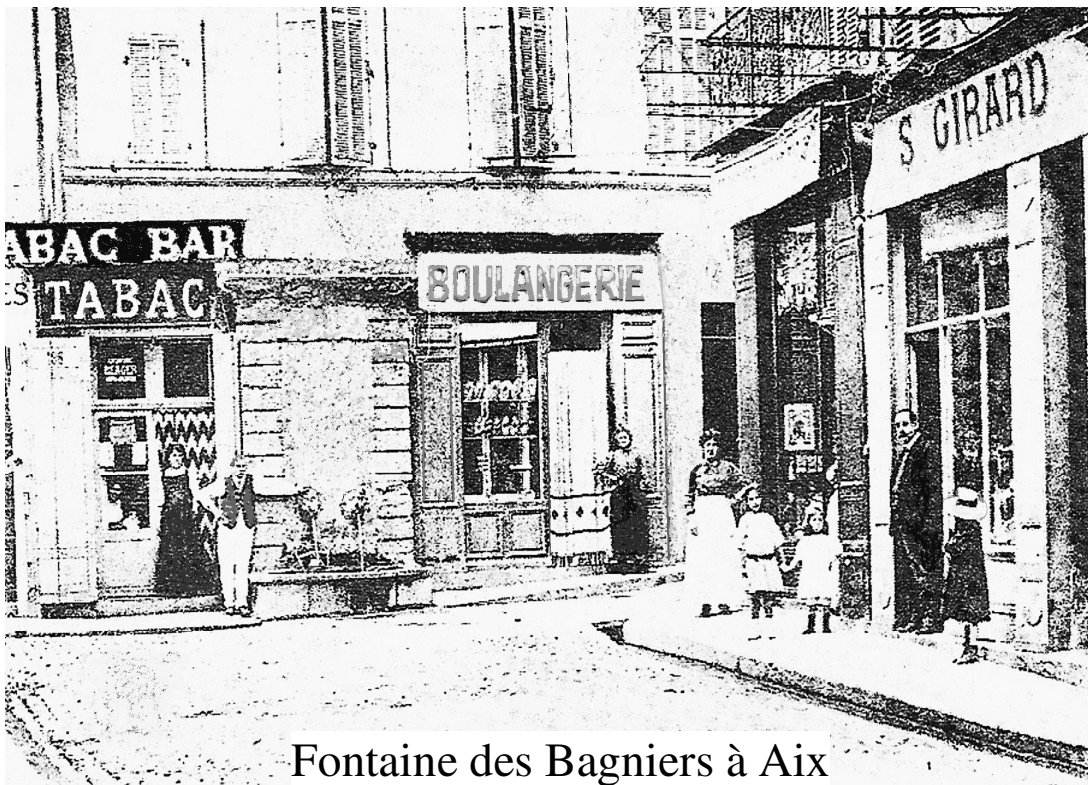
À suivre...

Page suivante :

Extrait de « Fontaine sanglante »

*Nouvelles sombres
de
la Provence d'antan*

Christius



Fontaine des Bagniers à Aix

**Fontaine
Sanglante**

1

Aix en Provence, été 1880...

La nuit était déjà bien entamée, Antonia somnolait. Hier soir elle s'était rendu compte qu'ils étaient en période de pleine lune. Dans son demi-sommeil, elle prit conscience que le phénomène allait de nouveau se produire. Doucement elle se leva pour ne pas éveiller Giacomo, épuisé par ses longues journées de travail de portefaix. Ils avaient tous deux immigré à Aix, pour une vie meilleure que dans leur Piémont natal. La châtaigneraie et le cheptel familial ne pouvaient nourrir deux bouches de plus et bientôt trois, car dès leur mariage, ils avaient conçu un enfant. La petite Marie ne naquit pas très loin, dans une remise de la rue des Gibelins. Vaillamment, en dix huit mois, Giacomo avait gagné suffisamment pour prendre ce petit appartement au 1^{er} étage d'une maison rue Verrierie à l'angle de la rue Vivaut. Ainsi, ils continuaient à habiter le quartier de la mairie.

— Et voilà que ça recommence ! se dit Antonia.

Au lointain elle perçut le tintement d'une cloche, suivi par les cris de l'homme :

– Oyez, oyez, oyez, écoutez braves gens !
C'est l'âme du pauvre Vincent qui crie sa
peine, en errant dans la ville, cherchant le che-
min du Paradis !

Antonia alla vers la paillasse de Marie, dès
la première rumeur, provenant, pensa-t-elle de
la place des Fontêtes. Puis la complainte se dé-
plaça au milieu de la rue Vivaut, sûrement du
côté de la maison du Chapacan². Puis, quand ce
« stronso » de crieur arriva à l'angle de leur
rue, sa sonnaille et sa litanie firent peur à la pe-
tite. Antonia dut la bercer pour qu'elle reprît
son sommeil.

« Ding, dong, ding, dong ». La sonnaille
ponctuaît tous les cinquante pas du crieur, An-
tonia en était sûre, depuis le temps qu'elle
comptait le rythme de la pointe ferrée du bâton
de cet homme sur les pavés. Emmitouflé dans
une pèlerine, la tête encapuchonnée, l'homme
avançait à pas lents comme s'il suivait un cor-
tège funèbre.

Mais qui était cette espèce de « jobastre »
qui venait les tirer du sommeil toutes les nuits ?

Depuis sa fenêtre Antonia avait cherché à
percer le mystère, essayant d'apercevoir le vi-
sage de cet homme. Car elle était sûre qu'il
s'agissait du même homme, bien reconnaissable
à sa voix, déambulant comme un « falou-

² Tondeur ou voleur de chien.

mé »³. La lueur du fanal accroché au bâton empêchait de distinguer le visage de l'homme et formait autour de lui comme une aura. Tel un fantôme, il parcourait ainsi la bonne ville d'Aix.

L'individu n'avait pas de parcours précis, il allait le long des rues, avec une constance et une régularité sans faille. Pluie, vent, neige, rien n'arrêtait sa détermination. L'idée fixe qui le faisait vivre était de rappeler à la population le souvenir de son ami Vincent, le boulanger de la fontaine des Bagniers.

Si Antonia, fraîche concitoyenne de la ville d'Aix, ne connaissait pas la raison de ces mystérieuses déambulations nocturnes, il y en a pourtant une.

Pour la comprendre, il faut remonter plusieurs années en arrière, au moment où Vincent, enfant de la « Charité⁴ » quittait le foyer tenu par les religieuses de la congrégation de Notre Dame de Grâce⁵.

Un nouveau-né avait été découvert sur le parvis de la chapelle Saint Jacques. Recueilli par les religieuses le jour de la Saint Vincent⁶,

³ Provençal : porteur de lanterne.

⁴ Orphelinat de l'hôpital Saint Jacques.

⁵ Filiale de l'ordre de Saint Thomas de Villeneuve

⁶ 22 janvier 1850.

elles lui donnèrent ce prénom. L'enfant vécut alors au sein de cette communauté. Les sœurs lui apprirent à lire et à écrire le français, le latin et quelques rudiments de mathématiques et de géographie. Bien entendu l'enfant eut l'obligation formelle d'étudier la Bible et les évangiles de manière approfondie.

Au fil du temps, ses capacités physiques se développant, Vincent eut obligation d'effectuer des tâches de nettoyage, de jardinage et de servir les offices comme enfant de chœur.

— Tout ceci n'est que la juste contrepartie de ton éducation, de ton habillement, de ta nourriture, lui avait dit sœur Saint François. Cela n'est pas pour te rappeler ta condition de pupille mais pour te faire comprendre que si tu as des droits, tu as aussi et surtout des devoirs. Des devoirs envers notre communauté, les membres bienfaiteurs, tes camarades. Ainsi, bientôt tu deviendras un homme accompli.

Ce discours eut pour effet de calmer la révolte de Vincent qui, au milieu de toutes ces diverses corvées, se sentait comme prisonnier de sa condition.

Vincent grandissait en taille et en esprit mais la proximité de la ville et ses monuments, le marché aux bestiaux, les commerces proches lui faisaient désirer ardemment de découvrir la vie hors de la communauté. Un vieux chanoine

de Saint Sauveur⁷ l'avait pris sous sa protection. Sous le prétexte qu'il avait besoin d'être accompagné, Monseigneur Jean de Bohessy – c'était son nom – se plut à faire visiter à Vincent la ville et ses environs, commentant le moindre détail d'un monument, d'un site.

Ainsi, la première fois où Vincent franchit le beffroi, c'était le jour de ses dix ans. Le mistral soufflait juste suffisamment pour que le ciel fût d'une pureté paradisiaque, donnant aux choses une lumière exceptionnelle. Toutes les conditions étaient réunies pour que l'enfant fût impressionné par le fronton de la Halle aux Grains. Devant son visage interrogateur, Le chanoine lui expliqua, avec une certaine gourmandise intellectuelle, l'allégorie fluviale représentée par la composition de Chastel dans laquelle se mêlent le Rhône et la Durance.

L'enfant hochait pensivement la tête, essayant de s'imaginer ce fameux Chastel qui était, dans son imagination, capable de sculpter des blocs de pierre, suspendu à une corde. Traversant la place, le chanoine lui dit :

– Allez ! Maintenant, après la nourriture de l'esprit, nous allons penser à celle du corps ! Je t'emmène chez Parli⁸.

Puis ils remontèrent la rue de la cathédrale et

⁷ Actuelle cathédrale.

⁸ Pâtisserie datant de 1745 sise rue Maréchal Foch.

abordèrent le cours Saint Jacques⁹. Ils s'arrêtèrent devant une maison cossue.

– Cette maison et son jardin qui t'intriguent tant, eh bien, c'est encore Chastel qui a sculpté ce monument, en partie du moins car vu son âge, ce furent le plus souvent ses élèves qui firent le travail.

Le chanoine aimait beaucoup cet enfant à l'esprit vif, au caractère bien trempé. Il se disait souvent, souriant intérieurement, « nous sommes l'un pour l'autre des béquilles, Vincent me soutient tant ma forme physique décline et moi je lui insuffle quelques notions de culture ».

Quant à Vincent, il adorait être en compagnie du vieil homme. C'était la seule présence masculine de son environnement hormis bien sûr ses camarades.

Avec le chanoine, sans bien comprendre pourquoi, il sentait qu'il grandissait autrement. Il aimait apprendre les petits secrets de cette ville dont il affectionnait les récits historiques, depuis qu'il savait lire.

Au fil du temps, les deux amis firent de nombreuses autres excursions dans la ville et ses environs avec les commentaires éclairés du chanoine qui était pour Vincent un puits de science. Parfois le père demandait au loueur de

⁹ Actuellement Bd Pasteur.

chevaux du bas du cours Saint Jacques¹⁰, M. Roche, de leur préparer une jardinière, pour aller au Tholonet, au trot de Charlotte, leur jument préférée. Devant le château du Tholonet appartenant à la famille Galliffet, le chanoine l'emmena au bord de « la Cause », la petite rivière qui s'écoulait entre les grands ormeaux¹¹.

Le chanoine lui expliqua aussi l'origine de ce nom de « Cause ». On racontait qu'on l'appelait ainsi parce que tout au long de son cours des bugadières blanchissaient le linge des Aixois. Or, comme elles ne cessaient de causer, la légende dit que les gens passant de ce côté avaient par galéjade baptisé le petit cours d'eau « la Cause ».

– Vous êtes bien sûr de ça, mon père ?

– Ma foi... Tu sais, ces lingères travaillent en toutes saisons. En hiver elles sont obligées de se geler les mains pour battre et laver les chemises, les draps et tout le linge de maison pour quelques sous. En plus, elles doivent payer une redevance à la famille Galliffet pour pouvoir installer leur caisse auprès de l'eau.

– Mais l'eau est à tout le monde ! s'insurgea Vincent.

– Hola ! Il te faudra en avaler des injustices, je

¹⁰ Bd Pasteur.

¹¹ Aujourd'hui remplacés par les grands platanes centenaires qui bordent le cours de cette rivière


te le dis ! Bon allez, maintenant, il ne faut pas tarder car nous devons assister aux Vêpres. En ce mois de Marie, c'est à ton tour de chanter le Magnificat.

Au retour, ils parvinrent rapidement en vue de l'écurie de M. Roche.

— Allez ! Hue cocotte ! Encore quelques efforts et tu vas avoir droit au picotin ! Oh ! Oh ! Doucement, ma Belle ! Roche, allez boullègue ! Prends-la par la bride, elle est brave cette bête, mais dès qu'elle sent l'avoine, tu ne la tiens plus, dit le chanoine.

Vincent éclatait de rire car à chaque retour, on avait droit à la même scène. Redevenus piétons, ils remontèrent vers l'hôpital en passant le long de l'abreuvoir municipal qui servait à abreuver les bêtes lors de la transhumance, tout comme la fontaine des neuf canons sur le Cours. Ils longèrent la grille du parc devant l'hôtel Dieu, dépassant le passage voûté menant aux cuisines. Ils furent bientôt devant l'entrée de la chapelle Saint Jacques, prêts pour la célébration des vêpres. Il leur fallait auparavant enfiler leurs habits sacerdotaux.



haque saison, chaque lieu, suscitait les commentaires du chanoine, donnant bien évidemment l'explication religieuse ou profane des Fêtes qui jalonnaient une année : Rois, Carnaval, Rameaux, Pâques, Ascension, Pentecôte, Saint Jean d'été, Assomption, Toussaint, Sainte Barbe, enfin et surtout la période calendaire, celle de la Noël. Intarissable sur cette période, le chanoine disait :

– Les santons sont la représentation du peuple, leurs fonctions est double, ils vont dans la crèche saluer l'enfant et dans un même élan ils font procession pour se rendre à la messe de minuit.

Un matin, le chanoine remarqua qu'un fin duvet ombrait le visage de Vincent, ce qui lui fit dire :

– Bientôt il va falloir que tu te rases tous les matins, à moins que, comme les moines tu ne laisses tout pousser comme herbes folles. Eh oui ! Voilà que tu deviens un homme, Vincent. Et puis ce soir, je suis triste car c'était notre dernière journée ensemble. J'espère que tu gar-

deras le souvenir de nos escapades comme le temps béni de ton enfance. Désormais, le monde du Travail va faire de toi un adulte, même si pour l'état civil, tu es encore un enfant.

Vincent baissa le nez. Il ne savait pas quelle attitude adopter : devait-il fondre en larmes, comme il en avait envie ou se montrer brave et rester grave et impavide ?

– Viens dans mes bras pour la première et dernière fois. Je n'ai jamais voulu d'embrassades entre nous avant cet instant, pour que le moment de notre séparation reste le gage d'un au revoir et non celui d'un adieu, dit le chanoine la voix étreinte d'émotion.

– Oui, je sais, Sœur Saint François m'a dit que je devais me préparer à quitter la Charité pour aller travailler. La Mère supérieure recherchait pour moi une place d'apprenti chez les artisans de la ville. Mais je ne pensais pas que ça arriverait si vite, dit Vincent.

Les larmes libératrices jaillirent enfin de ses yeux. Il ajouta :

– M. le Chanoine, je tiens à vous remercier pour toutes les heures que vous avez passées en ma compagnie, ainsi que toutes les histoires que vous m'avez contées depuis ma prime jeunesse. J'espère que plus tard, un jour, en souvenir de vous, je pourrai partager moi aussi

avec quelqu'un tout ce que vous m'avez appris.

Ce fut au tour du chanoine de baisser la tête pour tenter de cacher l'émotion qui l'étreignait. Vincent ajouta :

– Maintenant permettez-moi de vous faire de grosses bises en signe de gratitude pour votre amitié et votre enseignement. Je vous aime, mon père, je vous aime beaucoup...

Tous les deux restèrent longtemps enlacés, puis à regret chacun partit vers son logis.

Le lendemain matin, après un décrassage rapide, Vincent s'habilla et sortit du dortoir sans faire de bruit pour ne pas que les petits s'aperçoivent de son départ. La veille, il avait fait un baluchon avec le peu d'effets personnels qu'il possédait.

Il alla trouver la Mère Supérieure, se disant que le temps de l'enfance devait bien un jour prendre fin.

Aussi quand la religieuse le fit entrer dans son bureau pour lui signifier qu'une place de mitron l'attendait chez un artisan de la carriero Drecho Nuestro Damo, Vincent n'exprima aucun ressentiment. Il était décidé à faire face à son destin, prêt à affronter le chemin chaotique de la vie. Mais une nouvelle surprise l'attendait : la Supérieure lui annonça que dorénavant il allait avoir un patronyme.

– Désormais, tu t'appelleras Vincent Ville-

neuve.

– Pourquoi Villeneuve ? demanda Vincent.

– Parce que notre ordre s'appelle comme cela, et en souvenir de notre générosité, porte ce nom fièrement, répondit la Mère sur un ton sévère.

Elle pensait que cette rudesse convenait mieux à la solennité du moment mais, au fond d'elle-même, elle était bouleversée par le départ de Vincent. Elle ajouta :

– Il ne t'est pas interdit de nous rendre visite !

Puis elle déposa sur son front un baiser d'amour et de paix et le renvoya.

Vincent courut aussitôt vers le quatrième étage de l'aile Brancas¹², où était située la cellule de Sœur Saint François. Il la considérait depuis son plus jeune âge comme sa mère. Même lorsqu'il s'agit d'un ensemble de mères adoptives, il y en a toujours une qui sait se détacher du lot par une voix, des caresses, des sourires différents des autres. L'amour ne s'explique pas, il se ressent.

À suivre...

¹² La partie gauche de l'ancien hôpital d'Aix.